

Regard conscient

La force de faire face à notre histoire

Septembre 2004 • No 17

Édito

Terres promises

2 **Actualité**
Brèves
Homophobie

3 **Mythes**
David et Goliath

4 **Sionisme**
Les conditions
d'une apocalypse

5 **Sionisme**
Les conditions d'une
apocalypse (suite)

6 **Religions**
Le mensonge originel

7 **Société**
Traitement dégradant
Psychothérapies

8 **Perspectives**
Pour résoudre
l'antisémitisme
Victimes

De hauts responsables du renseignement militaire israélien ont menti en affirmant que Yasser Arafat avait planifié la «destruction d'Israël», divulguait récemment le quotidien israélien Ha'aretz. Cette allégation aurait signé l'échec du sommet de Camp David, en juillet 2000, et justifierait l'intransigeance actuelle du gouvernement d'Ariel Sharon à l'égard de l'Autorité palestinienne. Pour soutenir leurs vues, des généraux auraient réécrit a posteriori leurs rapports de renseignements, avec la complicité d'autres membres de leur hiérarchie. Devant le scandale soulevé par ces révélations, un journaliste de Tel Aviv pose alors la question: «À quelle superstition avons-nous cédé quand nous avons bu cette thèse qui est à la base de notre politique et de nos opérations militaires depuis trois ans et demi?» (1)

La redoutable structure de refoulement que les Juifs sionistes mettent en œuvre pour faire obstacle à la résolution de leurs souffrances les empêche de répondre par eux-mêmes à cette question. Ils s'aveuglent et s'enferment dans une politique apocalyptique dans laquelle, par désespoir, ils se légitiment d'impliquer le monde entier. Cette escalade témoigne pourtant de problématiques qu'il est possible de mettre à jour. Ce processus implique de reconnaître que les adeptes du sionisme - un courant longtemps minoritaire au sein du judaïsme - projettent sur leurs voisins arabes des terreurs issues de leur passé collectif refoulé, notamment un profond sentiment d'insécurité et de dépossession. Leur compulsion à rejouer collectivement ces souffrances générationnelles en Palestine les pousse à choisir

pour dirigeants des meneurs adaptés à ce scénario (pages 4 et 5).

L'attachement quasi viscéral au concept même de «Terre promise» prend racine dans la soumission dramatique que la hiérarchie rabbinique impose encore à ses fidèles, notamment à travers le rituel de la circoncision masculine au huitième jour. Cette mutilation serait la marque de l'alliance divine qui garantirait au Peuple élu ses prérogatives sur le pays de Canaan, l'actuelle Palestine (Gn 17 1-14). Encore aujourd'hui, l'inconscience des pères qui livrent leurs fils au traumatisme de la circoncision prive ces derniers de leur état naturel de jouissance et provoque chez eux terreur et insensibilité (page 6). Cette rupture nourrit le fantasme d'un accueil maternel perdu à jamais - symbolisé par l'existence de la Terre d'Israël - et légitime un nationalisme agressif. D'autres mythes mensongers transmettent aux enfants l'interdit de remettre en cause la violence du père, décidé à faire prévaloir son mode de refoulement en dépit des conséquences sur les générations futures (page 3).

Ainsi, tant que nous ne reconnaissons pas que les projections de nos souffrances sur un support extérieur à nous-mêmes émanent de notre propre histoire, nous nous interdisons l'accès à leur résolution et nous enfermons dans un statut de victime (page 8). En distribuant de la sorte les rôles, nous nous privons d'une responsabilité libératrice, nécessaire à la prise de conscience des dynamiques agissant l'homme.

Marc-André Cotton

(prochaine parution: novembre 2004)

(1) Ofer Shelan, «Un scandale qui éclabousse les renseignements israéliens», Courrier international No 711, 17-23.6.04.

Brèves

Sûreté de l'État

Depuis de début de la seconde *Intifada*, plus de 2000 enfants ou adolescents palestiniens de 11 à 18 ans ont été emprisonnés par les forces de sécurité israéliennes. La plupart de ces mineurs – condamnés selon les lois militaires pour « atteinte à la sûreté de l'État » – auraient lancé des pierres contre des soldats ou des chars. Arrêtés en flagrant délit ou sur dénonciation, parfois à la sortie de l'école, ces enfants disparaissent sans que leurs parents soient informés de leur interpellation et subissent des punitions dégradantes et des mauvais traitements lors de leur détention. L'organisation non gouvernementale *Defence for Children International* affirme : « Nous disposons de témoignages précis sur des cellules de 9 mètres carrés dans lesquelles s'entassent une vingtaine d'enfants ainsi que sur les privations de nourriture et de lumière infligées à des gamins. » (*Courrier international* No 708, 27.5-2.6.04)

Devenus dépressifs et parfois suicidaires, ces jeunes seront d'autant plus facilement recrutés comme kamikazes par les extrémistes islamistes, confirmant ainsi la projection initiale qu'il s'agissait de « terroristes ». Qui a parlé d'atteinte à la sûreté de l'État ?

Bulldozers

En mars 2003, Rachel Corrie, une étudiante américaine s'opposant à la démolition d'une pharmacie palestinienne, a été écrasée par un bulldozer Caterpillar D9, le puissant engin de 60 tonnes dont l'armée israélienne se sert depuis trois ans pour démolir des centaines de maisons dans les territoires occupés. Lors de l'assemblée générale de Caterpillar, le 14 avril dernier, l'association californienne *Jewish for Peace* a fait voter une résolution demandant à la société de revoir sa politique de vente à l'égard d'Israël, un texte qui a recueilli les voix de 4% des actionnaires. Pour *Jewish for Peace*, les investisseurs doivent prendre conscience que les activités de Caterpillar en Israël font d'elle un sous-traitant de l'armée, ce qui ne correspond certainement pas à l'éthique à laquelle elle prétend. (*Courrier international* No 713, 1-7.7.04)

L'éthique ne pouvant être assimilée à la conscience, il sera vraisemblablement difficile aux investisseurs de garder très longtemps à l'esprit le sort de cette jeune femme, comme celui des milliers de familles palestiniennes privées de leur foyer par les démolitions qu'ils participent à financer en toute inconscience.

Homophobie

Les persécutions qui visent les homosexuels mettent en évidence la virulence avec laquelle la société arabo-musulmane se dresse contre le dévoilement de la violence du père.

Pour le monde arabo-musulman, l'homosexualité serait une « *perversion occidentale* » et l'actuel débat sur le mariage *gay* une preuve supplémentaire de la décadence de l'Occident. Considérés comme des êtres sans morale et sans honneur, les homosexuels font l'objet de persécutions, de mauvais traitements et de tortures, et sont même passibles de la peine capitale en Arabie saoudite, au Yémen ou en Mauritanie (1). Ce « *comportement sexuel immoral* » – un euphémisme qui condamne l'homosexualité dans la loi égyptienne, par exemple – reflète pourtant la terreur relationnelle que les sociétés arabo-musulmanes imposent à leurs enfants. Et les exactions que subissent ceux qui en manifestent les conséquences extrêmes révèlent la profondeur de cette terreur.

Dressage agressif

La culture arabo-musulmane traditionnelle est caractérisée par la domination absolue de l'homme sur sa famille. Le Prophète avertit : « *Ô croyants ! Vos épouses et vos enfants sont pour vous des ennemis ! Prenez garde !* » (Le Coran, sourate LXIV, verset 14) Dans l'imaginaire collectif, la femme serait constamment tentée par le diable, une projection d'affects refoulés non reconnus qui légitime la répression qu'elle subit. Humiliée, bafouée dès l'enfance, elle ne gagne de droit à l'existence qu'à travers le mariage et la maternité. Une « *bonne mère* » se doit de sacrifier son existence à sa progéniture et développe des comportements ambivalents à l'égard de ses enfants. Elle donne longtemps et abondamment de son lait, mais inflige un sevrage brutal lorsque survient une nouvelle grossesse, enduisant par exemple ses seins de piment fort. Dès cette séparation, l'éducation des enfants se caractérise par un dressage agressif, ceux-ci étant non seulement soumis à la violence de leurs pères et mères, mais encore à celle des autres adultes qui peuvent les « *corriger* » quand bon leur semble (2).

Sodomie

Pour le garçon, l'âge scolaire correspond généralement à son entrée à l'école coranique, un établissement où

le *F'qih* – le maître d'école – exerce une autorité tyrannique dont l'enfant gardera de terribles souvenirs. En ce lieu, l'homme de Dieu a toute liberté pour frapper et humilier ses élèves, et même pour abuser d'eux sexuellement, encouragé par la croyance populaire selon laquelle celui qui veut apprendre « *doit passer sous le maître* ». L'acte de sodomie, accepté comme s'il s'agissait d'un rite de passage, est relaté par plusieurs écrivains maghrébins. « *Tout le monde accepte les propositions du maître coranique !* écrit par exemple Rachid Boudjedra. *Il nous caresse furtivement les cuisses et quelque chose de dur nous brûle le coccyx. C'est tout !* » (3)

Manque de père

Le cruel mépris relationnel que le père impose à ses fils est scellé par la circoncision, un rituel sacrificiel qui marque leur rejet définitif du cercle « *impur* » des femmes et installe en eux la compulsion à se prévaloir de leur virilité pour remettre en scène la violence paternelle. À la fois inaccessible et autoritaire, le père suscite terreur, vénération, mais aussi nostalgie, puisque c'est lui qui, dans la violence, a interdit la remise en cause de la rupture du lien entre l'enfant et sa mère. Ce drame intime, à l'origine d'une stricte séparation des sexes, explique l'importance que prennent les pratiques sodomites dans les sociétés arabo-musulmanes, y compris à l'égard de jeunes enfants, en dépit de l'interdit religieux qui les frappe. Le sentiment de dégoût qu'ils projettent sur la femme, pourtant plus réceptive à leurs souffrances, incite certains jeunes hommes à considérer la relation homosexuelle comme une alternative susceptible de compenser l'absence d'un père conscient et aimant. Impuissants à mettre en cause les violences qui leur furent infligées, ils revivent dans ces passages à l'acte les sentiments de honte et d'humiliation que leurs parents portèrent jadis sur leur conduite d'enfant : « *Va ! Tu es maudit dans ce monde et dans l'autre monde !* » (2)

M. Co.

Notes :

(1) Lire le dossier *Être gay dans le monde arabe*, *Courrier international* No 712, 24-30.06.04.

(2) Les informations de cet article relatives à l'éducation arabo-musulmane sont tirées de Abdelhak Serhane, *L'Amour circoncis*, éd. Eddif, 2000.

(3) Rachid Boudjedra, *La Répudiation*, Denoël, 1969, p. 94.

David et Goliath

Les mythes que les adultes racontent aux enfants transmettent l'interdit de remettre en cause la violence paternelle.

Le catéchisme de mon enfance était constitué d'histoires extraites de la Bible, choisies pour éduquer le sens moral et religieux d'enfants jugés sans conscience. Parmi les illustrations, celles du jeune David affrontant avec courage le géant Goliath, puissamment cuirassé et armé, et le terrassant d'une pierre nous touchait particulièrement. Nous étions tous menacés, giflés, fessés et humiliés par nos parents et éducateurs; ce David nous rendait justice, nous restituait la sensation perdue d'une force et d'une estime bafouées.

Lorsque aujourd'hui, devenu adulte, je vois la colère et la froideur exprimée par le visage du David de Rubens s'apprêtant à décapiter un Goliath à terre, je ne retrouve ni mon émotion d'enfant, ni l'illusion que j'avais qu'un enfant puisse triompher d'un guerrier expérimenté. J'y reconnais par contre la volonté froide et déterminée de supprimer un «monstre» au nom de tous, l'existence de celui-ci ne semblant avoir d'autres sens et valeur que ceux d'être annihilée pour «la plus grande gloire» d'un futur roi israélite, David.

Victime d'une manipulation de la part de mes aînés, je ne pouvais réaliser l'usage qui était fait de la jeunesse de David pour rendre Goliath plus grand, plus terrible et plus monstrueux qu'il ne l'était. Un tel décalage était nécessaire précisément parce que le *monstre* est celui qui montre! (1)

Dans une société basée sur le déni des liens entre causes et conséquences, celui qui montre est jugé comme un danger pour l'autorité. Le Pouvoir doit le stigmatiser ou le supprimer pour empêcher toute remise en cause. Il doit donc travestir le sens de ce que fait le «monstre» et le désigner à tous comme devant être soumis ou éliminé.

Philistins et Israélites

Entre 1200 et 1000 avant J.C., les Philistins s'établirent dans les plaines maritimes du sud de la Palestine. Les Hébreux s'installèrent dans les montagnes après leur sortie d'Égypte. Selon toute vraisemblance, les Philistins

étaient originaires de Crète. Pris en étau entre les Égyptiens, dont ils devinrent à plusieurs reprises les vassaux, et les Hébreux, contre lesquels ils étaient continuellement en guerre, ils fondèrent une puissante confédération de cinq cités, le Pentapole, comprenant l'actuelle Gaza, Aschdod, Ascalon, Gat et Ebron (2).



Pierre Paul Rubens, David tuant Goliath, 1616, © The Norton Simon Foundation

Monstre

«Dans une société basée sur le déni des liens entre causes et conséquences, "celui qui montre" est jugé comme un danger pour l'autorité.»

Goliath, lança un défi aux lignes d'Israël: «Donnez-moi un homme, et que nous nous mesurions en combat singulier!». Quand [le roi] Saül et tout Israël entendirent ces paroles du Philistin, ils furent consternés et ils eurent très peur. (1S 17 10-11) Par son impressionnante stature, Goliath devint un support inévitable pour les soldats de Saül. Mais tenter d'abattre le père symbolique réactive en chacun la terreur vécue enfant face à la fureur du père réel. Goliath représenta ce père qui, d'une claque, pouvait tuer son propre enfant. Il est pourtant, par le récit même et malgré les monstruosité dont les Philistins étaient aussi capables, celui qui défend sa cité, sa liberté, sa vie et ceux de son peuple, femmes et enfants compris. La torsion historique des Écritures profite à ceux qui veulent nous faire croire que David représente

l'impétuosité de la jeunesse israélite, sa bravoure, son ingéniosité et même son innocence. Pourtant David n'avait que mépris pour les «gentils», qui plus est incirconcis (1S 17 26). Lorsque Saül, son tout récent beau-père, jaloux de ses succès guerriers, le contraignit à l'exil, il se réfugia sur le territoire des Philistins et y vécut de razzias. Devenu roi, ses expéditions furent des guerres d'extermination semblables à celles des Assyriens, dont on disait d'eux qu'ils infligeaient aux vaincus les plus affreux supplices. Il imposa de lourds tributs à ceux qu'il n'avait pas massacrés (3).

Transmission des mythes

Les parents, en racontant aux enfants des légendes, des mythes, des contes, des fables et même l'Histoire, leurs transmettent les limites de ce qu'ils peuvent réaliser, la forme de pensée qu'ils doivent intégrer et les supports sur lesquels ils doivent projeter les causes de leurs souffrances, réitérant ainsi les interdits millénaires.

Pour accéder au pouvoir, le jeune David a dû prouver qu'il savait faire régner l'ordre paternel. Dans une société qui mettait au-dessus de tout le respect de l'ancienneté et posait la sagesse dans la vieillesse, il devait montrer qu'il était prêt à sacrifier le support et à mutiler son cadavre plutôt que de remettre en cause les actes de son propre père et la façon de penser de sa communauté. Ainsi, l'aveuglement nécessaire à la pérennité de la hiérarchie est conservé en mettant en avant deux extrêmes contre-nature qui servent à cacher l'assemblée des hommes innocents et pourtant décidés à agir selon le seul refoulement de leurs souffrances et à compenser celles-ci sans se poser la question des conséquences sur les femmes, les enfants et les générations futures.

Bernard Giossi

Notes:

- (1) *Monstrum* est un terme religieux du latin classique qui désigne un prodige avertissant de la volonté des dieux, et son étymologie est la même que *montrer*.
- (2) Lire *Palestine, Préhistoire et Antiquité*, Hachette Multimédia, http://www.memo.fr/article.asp?ID=PAY_PAL_001.
- (3) Albert Malet, *Histoire de l'Antiquité*, Librairie Hachette, p. 86.

Les conditions d'une apocalypse

En projetant sur l'avenir des terreurs d'anéantissement issues de leur passé refoulé, les sionistes participent à créer les conditions d'une apocalypse au Proche-Orient. Ils confient à leur hiérarchie politique le rôle de conduire le rejouement de leurs souffrances, au mépris de ceux qu'ils prennent comme supports de leur problématique.

En juin 1967, à la veille de la guerre des Six Jours, le ministre israélien des Affaires étrangères Abba Eban déclarait: «L'agression nous entoure de tous côtés, plusieurs pays arabes se sont obligés à donner expression à une attitude hostile, cependant c'est Nasser qui dirige et organise cette agression qui pèse si lourdement sur notre région et sur le monde entier. C'est lui qui annonce publiquement que le moment est venu de détruire notre pays [...]» (1) Malgré les pressions diplomatiques, alors que les provocations mutuelles avaient mené Israéliens et Arabes vers un paroxysme de haine, l'armée israélienne lança une *Blitzkrieg* contre ses voisins, détruisant leurs positions militaires en quelques heures, et s'empara d'immenses territoires. Sept cents soldats israéliens et plus de vingt-cinq mille Arabes furent tués.

Mais peu de temps avant l'attaque, loin de confirmer les craintes exprimées par M. Eban, le ministre de l'Information Israël Galili avait averti: «Notre puissance est effrayante, et quelquefois je regrette de ne pas pouvoir vous la dévoiler, afin que vous sachiez que nous avons les raisons les plus solides d'avoir confiance en nous-mêmes et en notre victoire.»

La logique du rejouement

La mise en place d'une situation de *rejouement collectif* nécessite la sélection minutieuse de faits jugés *probants* par ceux qui l'organise et qui, pris dans leur ensemble, vont déterminer l'expression d'une représentation subjective, vécue comme intensément *vraie*. En l'occurrence, la conviction qu'Israël est menacé d'une destruction imminente s'explique d'abord par le fait que des sentiments – profondément refoulés dans la mémoire collective sioniste – émergent au sein de la population et viennent se greffer sur le présent, conférant une *authenticité* à la représentation qu'elle s'en fait. Les



Affiche de commémoration du premier Congrès sioniste de Bâle, en 1897

décideurs politiques instrumentalisent cette dynamique d'expression du refoulé dans l'intention d'engager une action militaire, plutôt que de l'accueillir comme étant porteuse d'une libération. Ils érigent alors l'arme de la provocation en programme politique.

En septembre 2000, la visite au Mont du Temple du nouveau chef du *Likoud* Ariel Sharon, entouré de plus de mille soldats, sur l'esplanade où se trouve la mosquée Al-Aqsa, fournit un autre exemple d'une telle remise en scène. Cet acte de provocation marqua le début de la seconde *Intifada* et la naissance des *Brigades des Martyrs d'Al-Aqsa*, une organisation terroriste palestinienne qui allait bientôt revendiquer de nombreux attentats suicides contre la population israélienne. Peu de temps après, réactivés dans une terreur d'anéantissement issue de leur passé refoulé, les électeurs israéliens désignèrent ce même Ariel Sharon au poste de Premier ministre, parce qu'ils croyaient voir en lui «un bouclier qui saura les protéger» (*Le Monde*, 8.2.01). Ce choix était déterminé par l'impératif inconscient de remettre en scène des souffrances collectives qu'ils se refusaient à accueillir. L'héritage familial et la personnalité de M. Sharon faisaient de lui le meneur adapté à ce scénario.

Le rôle des leaders

Ariel Sharon, né Arik Scheinerman vit le jour en 1928, au *moshav* de Kfar Malal, une communauté agricole implantée au nord de l'actuel Tel Aviv. Sa famille, établie en Palestine

Terre promise

La promesse qu'un territoire national puisse un jour compenser les souffrances endurées par les générations passées est une manipulation politique, issue d'une stratégie de refoulement. Elle reflète la volonté des parents et grands parents de ne pas remettre en cause leur éducation et manifeste l'impasse que constitue tout nationalisme pour la réalisation de la conscience.

depuis 1922, venait de Brest-Litovsk, une ville fortifiée à prédominance juive située sur la frontière mouvante qui séparait la Pologne de la Russie soviétique. Depuis le début de la Première Guerre mondiale, les populations de cette région d'Europe orientale longtemps dominée par l'Empire russe avaient vécu le passage des troupes allemandes, polonaises et enfin bolcheviques, et vivaient dans une insécurité dramatique. Aux déplacements massifs de Juifs ordonnés, dans la zone du front, par l'état-major russe lors de la grande retraite de 1915 avaient succédé les pogroms anti-juifs engendrés par la guerre civile, particulièrement en Biélorussie et en Ukraine.

Comme tant d'autres familles juives qui émigrent à cette époque, c'est un énorme bagage de souffrances générationnelles non résolues que les Scheinerman transposent en Palestine, qu'ils refoulent et entreprennent donc de remettre en scène, tant familialement

que collectivement. Au *moshav* où le jeune Arik grandit, on s'arme contre les villages arabes du voisinage, alléguant de leur hostilité à l'égard du colon juif pour projeter sur eux – et donc refouler par une agressivité compulsive – des terreurs d'anéantissement vécues dans la tourmente des guerres européennes. Selon un proche de la famille, la mère d'Arik « a inculqué dès le plus jeune âge à ses enfants la peur des Arabes en leur disant qu'ils allaient venir les tuer. » De son côté, son père lui apprend tôt à se servir d'une arme et l'enfant s'engage, dès l'âge de quatorze ans, dans la *Haganah* (2) où il se distinguera bientôt par des opérations brutales, planifiées pour tuer un maximum de civils arabes. Il affiche un mépris complet pour la vie de ses ennemis et des soldats rapportent l'avoir vu « rigolant tandis qu'un jeune officier harcelait un vieil Arabe avant de l'abattre à bout portant ».

Naissance du sionisme

Combien de drames de ce genre scellèrent les destins familiaux des colons juifs émigrés en Palestine pour fuir le harcèlement et les pogroms et gisent – presque intacts – dans la mémoire refoulée des descendants des *Amants de Sion*? Longtemps minoritaire au sein même du judaïsme, le courant sioniste fut fondé sur un profond sentiment d'insécurité et de dépossession que partageaient nombre de communautés juives de la diaspora, particulièrement celles de l'Est européen, à la fin du XIXe siècle. Mais les quelques milliers de Juifs russes qui en firent leur idéal entre 1881 et 1904, et s'expatrièrent alors vers *Eretz Israël* – la Terre d'Israël –, étaient porteurs d'un projet radical spécifique, qu'il est possible de mettre à jour.

En Russie, au cours de la seconde moitié du XIXe siècle, l'intelligentsia juive, séduite par l'universalisme des Lumières, avaient rompu avec l'orthodoxie religieuse pour se fondre dans la culture russe, s'identifiant souvent à la cause du jeune mouvement révolutionnaire. Des voix – comme celles des *Amants de Sion* qui aspiraient à retourner en Palestine – s'élevèrent bientôt contre cette évolution et s'exprimèrent « pour le retour au judaïsme de nos pères ». Réagissant aux pogroms de 1881, un médecin juif d'Odessa publia à Berlin, à titre anonyme, un manifeste en faveur de la création d'un foyer national juif, affirmant que ses espoirs dans l'assimilation s'étaient effondrés et que le peuple juif était comme « le spectre d'un mort errant au milieu des vivants ».

Le premier chef de file du sionisme, le libéral autrichien Theodor Herzl, avait lui-même caressé l'idée de résoudre la question juive par la fusion du judaïsme et du christianisme. Mais, lorsque éclata l'affaire Dreyfus, il fut réactivé dans sa terreur et abandonna son idéal: « Si la séparation est inévitable, se dit-il, eh bien qu'elle soit radicale! Si nous souffrons d'être sans patrie, édifions-nous à nous-mêmes une patrie! »

L'empreinte collective du traumatisme

Il est frappant de voir associés si nettement deux vécus émotionnels apparemment contradictoires – un désir de *fusion* et l'impératif d'une *séparation* –, le second surgissant comme une réaction de survie au premier, désiré mais perçu comme menaçant. Au-delà de l'expérience historique de l'exil, de la vie en ghetto et des persécutions, un vécu traumatique spécifique au judaïsme a traversé les âges, perpétuant violemment l'emprise du père sur ses enfants: la *circumcision rituelle masculine au huitième jour*. Fidèle aux Écritures, la hiérarchie rabbinique a de tout temps considéré cette mutilation comme un

Insécurité

« Longtemps minoritaire au sein même du judaïsme, le courant sioniste fut fondé sur un profond sentiment d'insécurité et de dépossession. »

signe d'appartenance au *Peuple élu* et son absence comme une marque d'infamie: « L'incirconcis, le mâle dont on n'aura pas coupé la chair du prépuce, cette vie-là sera retranchée de sa parenté: il a violé mon alliance. » (Gn 17 14) L'alliance prétendument conclue entre Yahvé et les Juifs par la circoncision est précisément à l'origine du concept de *Terre promise*, que les sionistes invoquent encore aujourd'hui pour légitimer leurs droits sur la Palestine.

La violence du rapport relationnel qu'impose le père à ses enfants – et notamment la rupture du lien protecteur avec leur mère – va se retrouver dans les interactions que ces derniers vivront avec leur entourage. En tant que support collectif de cette souffrance non résolue, le monde des « non juifs » sera projectivement perçu comme hostile, voire *menaçant*, ce qui permettra de rejouer sur lui, en fonction des circonstances historiques, la séparation et le rejet vécus au sein même de l'intimité familiale. Conjointement, le

fantasme de *Terre promise*, idéalisation d'un accueil maternel perdu à jamais du fait de la coupure infligée par le père, va peu à peu conférer aux revendications politiques des sionistes le caractère d'un mouvement nationaliste qui prétend rassembler tous les Juifs. La rage refoulée sera régulièrement mise en actes à travers les faits de guerre – toujours vécus comme une « *légitime défense* » – et les chefs militaires les plus arrogants seront choisis dans ce sens. Enfin, les protagonistes afficheront la même indifférence devant la souffrance des « *ennemis d'Israël* » que celle du père à l'égard du vécu de son enfant.

L'apocalypse ou l'écoute

Mais la hiérarchie juidaïque religieuse et politique, fidèle à l'ordre du père, préfère décliner toute responsabilité dans ce processus de jeu. Au contraire, elle s'attache à démontrer que l'inflexible destin d'Israël est inscrit dans la Bible et qu'il émane d'une volonté divine. Pour confirmer leurs terreurs d'anéantissement émergeant dans le présent et justifier l'escalade aveugle de la violence, certains érudits interprètent dans le même sens les écrits anonymes du *Livre de Zacharie*, qui prédisent qu'un combat eschatologique précèdera le retour de Yahvé (Za 14 1-12). Appelant inconsciemment de leurs vœux une déflagration qui soit à la mesure de leur colère refoulée, ils croient distinguer dans cette prose, comme dans celle d'Isaïe, les prémices d'une guerre atomique sur le territoire d'Israël: « La horde de tes ennemis sera comme des grains de poussière, la horde des guerriers, comme la balle qui s'envole. Et soudain, en un instant, tu seras visitée de Yahvé Sabaot dans le fracas, le tremblement, le vacarme, ouragan et tempête, flamme de feu dévorant. » (Is 29 5-7)

Ainsi, la volonté destructrice du père à l'égard de la vérité de l'enfant serait-elle consommée, pulvérisant du même coup toute velléité de résoudre en conscience les problématiques mises en scène. Toute détermination à mettre en cause le mode de refoulement défendu par le père – *au mépris de la vie* – participera à détourner les protagonistes du fantasme apocalyptique qu'ils menacent de concrétiser en Palestine.

Marc-André Cotton

Notes :

- (1) Pour les notes et références de cet article, consulter sa version complète : <http://www.regardconscient.net/archi04/0408sionisme.html>
- (2) Force armée sioniste qui, en 1948, deviendra le *Tsahal*, l'armée actuelle de l'État israélien.

Le mensonge originel

En instaurant le monothéisme, Abram fit d'un Dieu unique l'interlocuteur de ses tourments et le gestionnaire de leur refoulement. Ainsi, il entérina une alliance dramatique qui soumet le fils à la terreur du père et innocente ce dernier de toute responsabilité.

L'enfant se heurte aux aliénantes priorités de ses parents et de ses contemporains. Il doit intérioriser et gérer ses souffrances en fonction des exigences parentales et des règles communautaires. Il y a, par conséquent, deux dynamiques dans toute relation : celle de la conscience qui tend à se libérer de la terreur en retrouvant le sens ou tout du moins la vérité, et celle du pouvoir, imposée de force pour empêcher l'expression de cette conscience afin de manipuler les comportements. Il est important de les discerner l'une de l'autre pour réaliser les causes et les conséquences de l'édification du patriarcat et de ses passages à l'acte sur les tentatives individuelles et collectives de se libérer de son oppression.

Qu'il s'agisse du judaïsme, du christianisme ou de l'islam, tout ce qui, dans les textes, nie l'unité humaine et sa nature et qui prétend, par la soumission à des dogmes, à des rites et à des représentants, offrir une unification en prime à la réalisation de chaque être, à sa libération ou à l'approbation du Dieu unique, n'est que mensonge au profit du maintien des formes de patriarcat concernées. Ce qui interdit la remise en cause des principes fondateurs religieux est de l'ordre du père. Celui-ci refuse de reconnaître la teneur dramatique de son regard sur la sensibilité masculine. Pourtant, la présence de l'homme auprès de la femme et de l'enfant, et sa place dans la communauté nécessitent impérativement l'exercice d'une conscience réalisée. Mais le père de l'homme, en s'adressant à lui, enfant, comme à un « *crétin* » dont le devenir dépendrait de la soumission à ses ordres et de l'adhésion à ses croyances, nia la nature consciente de l'enfant et vida de son sens sa propre histoire et celle de l'humanité.

Prise de pouvoir sur la vie

La pensée symbolisante – mythique – a une cause : la terreur engendrée par ceux qui naturellement devraient protéger. La pensée conceptuelle – aujourd'hui présentée comme étant la conscience – est le résultat de la gestion des entraves à l'exercice de cette

dernière. L'enfant jouit naturellement de sa conscience dans la relation à ses parents. Toutes ses manifestations de souffrance sont une remise en cause de comportements parentaux anachroniques. Elles expriment les douleurs que lui occasionne le fait d'être réduit à un sujet-objet dans les rejouements de ses parents, rapport qui est incompatible avec la satisfaction de l'enfant. Malheureusement pour l'humanité entière, ces souffrances sont perçues comme des exigences, des « *caprices* » par ceux qui vont rejouer sur lui leur propre histoire, perpétuant ainsi d'infénales prises de pouvoir sur la vie : celle de rejouer sans aucune prise en compte des conséquences sur la réalisation de l'enfant et celle de vivre aveugle pour rester fidèle aux injonctions paternelles. Dès lors, comment l'homme pourrait-il réaliser l'existence d'une harmonie relationnelle naturelle entre tous les hommes, actuelle et effective au-delà de toutes nos souffrances, nos projections et nos espérances ?

Toutes les hiérarchies entérinent l'éducation qui garantit leur pouvoir. Elles la posent comme base de l'équilibre de l'enfant au-delà de ce à quoi la population croit encore. Simultanément, elles dévalorisent voire interdisent, ce qui garantirait cet équilibre, comme le respect de la relation mère/enfant, la reconnaissance de l'être conscient, l'espace de vivre et de nommer justement toute chose, y compris les sentiments, les sensations, le senti, les liens entre causes et conséquences. Cette relation comblerait l'enfant et ne nécessiterait aucune richesse matérielle.

Fondation du judaïsme

Le judaïsme est à l'origine des deux autres religions monothéistes que sont le christianisme et l'islam. Il est apparu en Mésopotamie où chaque cité avait ses propres dieux protecteurs. Le dieu An était le créateur du ciel et de l'univers, mais il avait confié le pouvoir à son fils Enlil, qui était le seigneur du vent et le dieu souverain de l'univers (1). Les notions de pouvoir, de soumission et de transmission de ce pouvoir étaient déjà installées ainsi qu'une représentation du besoin de protection, le tout émergeant d'un mouvement de refoulement de sa propre souffrance, sanctionné par les patriarcatiens comme étant le chemin qui mène l'humanité à la richesse, à la sécurité et à la paix. Il se trouve que les richesses

matérielles, la *sécurité* garantie par une armée d'hommes et la *paix* au sein des propriétés privées – imitations grossières et fantasmagiques du bonheur de l'homme – ont sans cesse été les privilèges des dominants et se sont toujours construites sur les privations, la terreur et le massacre de cette humanité.

Négation

« Qu'il s'agisse du judaïsme, du christianisme ou de l'islam, tout ce qui, dans les textes, nie l'unité humaine et sa nature n'est que mensonge au profit du maintien des formes de patriarcat concernées. »

Abram, futur père fondateur du peuple hébreux, par sa situation sociale, sa souffrance et les mouvements incessants de la pensée collective, saisit l'importance, pour le maintien de la hiérarchie, de la croyance en un Dieu unique. Il affirma immanquablement sa conviction face à un père qui, lui, adorait plusieurs divinités. Abram quitta ce père. Dès lors, il vécut une sensation d'errance (2) loin des mœurs de son pays, de sa parenté et en l'absence d'un vis-à-vis névrotique paternel, à l'origine de son mal-être, mais qui donnait un sens à ce dernier. Il était certain d'obéir à l'ordre – transmis de génération en génération – imposant le refoulement comme immédiatement salutaire.

Dieu, gestionnaire du refoulement

L'interdit de remettre en cause cet ordre engendra en lui une souffrance existentielle dont découla la croyance selon laquelle l'homme trouverait son salut dans la maîtrise totale de ce refoulement et donc dans la maîtrise de toute son affectivité, de toute sa sensibilité. Ainsi, son désir authentique d'approfondissement fut stoppé net par la terreur de réveiller cette affectivité dans un monde bannissant totalement l'écoute et par l'angoisse de déranger sa structure d'adaptation par le dévoilement des causes réelles scellées dans les tréfonds de son psychisme. Abram était fatalement rongé par l'inutilité de son existence face à l'inflexibilité de
(suite en page 7)

Notes :

- (1) Les Religions du Monde, éd. Larousse, 1995, p. 12.
(2) La Bible, Gn 11 31 ; Gn 12 1 ; Gn 20 13.

Traitement dégradant

Dans une recommandation adoptée récemment, le Conseil de l'Europe se prononce pour l'interdiction des châtimens corporels et autres traitements dégradants infligés aux enfants, mais ne prend pas position sur la circoncision.

L'Assemblée du Conseil de l'Europe a demandé à tous les gouvernements européens d'instituer, dans leurs législations nationales, une interdiction « absolue » des châtimens corporels et de toutes les autres formes de punition et traitement dégradant infligés aux enfants. La rapporteuse de la Commission des questions sociales, de la santé et de la famille, la suédoise Helena Bargholtz, a rappelé que les quarante-cinq États membres ont tous interdit les châtimens corporels à l'école, mais que seule une minorité d'entre eux les a formellement prohibés au sein de la famille et dans tous les autres contextes. Elle souligne qu'en autorisant « les châtimens raisonnables », plusieurs États membres omettent de fournir aux enfants une protection adéquate, comme l'a déjà relevé la Cour européenne des droits de l'homme. Cette interdiction ne devrait donc pas contenir d'exceptions et s'appliquer également aux sévices infligés aux enfants à titre de punition.

Cette recommandation, adoptée par 37 voix contre 3, invite les gouverne-

ments nationaux à garantir une large information aux droits fondamentaux des enfants, notamment « au respect de leur dignité en tant qu'êtres humains et de leur intégrité physique ». Elle souligne que l'interdiction de tout châtiment corporel ou traitement dégradant à l'égard des enfants ne viole pas le droit au respect de la sphère privée ou à la liberté de religion. Indépendant de l'Union européenne, le Conseil de l'Europe est

Punition

« Cette interdiction ne devrait pas contenir d'exception et s'appliquer également aux sévices infligés aux enfants à titre de punition. »

une organisation intergouvernementale qui s'emploie à harmoniser les politiques des États membres, notamment en matière de droits de l'homme. (www.coe.int, 24.6.04)

S'il paraît légitime de se réjouir d'une telle recommandation, il convient aussi de remarquer que le Conseil de l'Europe s'est refusé à toute prise de position sur le sujet sensible des mutilations sexuelles et particulièrement de la circoncision masculine, des pratiques qui violent pourtant clairement le droit de l'enfant au respect de son intégrité physique.

M. Co.

Une alliance dramatique

Lorsque les bases de l'autorité patriarcale sont remises en cause par un certain nombre de jeunes adultes, des changements s'effectuent dans toute la structure précédemment élaborée, ce qui réactive, surtout chez les anciens, de nombreuses peurs, d'où leur hargne à réaffirmer leur mode relationnel. À partir d'Abraham, nous sommes en présence d'une nouvelle structuration du pouvoir caractérisée par la forme que prit sa volonté de maîtriser ses tourments. À 99 ans, il circonscrivit sa souffrance psychologique – dont on peut se libérer – dans celle, physique et irréversible, de la circoncision, donnant ainsi à la volonté paternelle de ne pas être remis en cause l'apparence d'une prédestination. Il s'imposa un refoulement radical et forma, sur cette base, un nouvel ordre patriarcal.

En s'appliquant cette mutilation, à laquelle il attribuait certainement la faculté de rendre les hommes plus forts et

Psychothérapies

Le 30 juillet dernier, le parlement français a voté le texte définitif de la loi sur la Politique de santé, qui régleme notamment l'usage du titre de psychothérapeute. La nouvelle loi réserve l'usage de ce titre aux professionnels inscrits au registre national des psychothérapeutes, mais n'en régleme pas les méthodes. Les médecins et psychologues qui voudront s'en prévaloir devront aussi suivre une formation complémentaire spécifique. L'inscription au registre national sera libre pour les psychanalystes régulièrement enregistrés auprès d'une association. Les modalités d'application doivent encore être fixées par décret.

La Fédération française de Psychothérapie (FFdP) souligne l'énorme effort consenti pendant neuf mois pour informer les parlementaires et l'opinion publique. Elle relève des avancées importantes par rapport au texte initial, notamment la reconnaissance officielle du titre de psychothérapeute. Elle invite néanmoins les professionnels à maintenir leur pression sur le gouvernement lors de l'élaboration des décrets d'application, compte tenu de la méfiance que la psychothérapie suscite au sein de l'actuelle majorité. (www.psychotherapie.asso.fr; 31.7.04)

(suite de la page 6)

l'autorité paternelle et par la forme de répudiation que prit son départ.

Le père, par son attachement à sa façon de penser, rejette celle du fils qui l'invite au changement. Mais en grandissant, le fils reste façonné par les exigences qu'imposa cette autorité. Abram agit donc imprégné de cette souffrance sans pouvoir la résoudre. Il ne put discerner les fondements de la croyance en un Dieu unique de son rapport douloureux au père. Il créa donc son Dieu en tant qu'interlocuteur de ses tourments et gestionnaire de son refoulement si bien qu'il lui attribua sa nature humaine déniée, les caractéristiques autoritaires de son père et leurs conséquences, puis la responsabilité de ses propres agissements pour éviter la culpabilité que ceux-ci engendraient en lui. Cet amalgame fut légitimé par l'assurance que lui procurait une conception unificatrice de la création respectant l'ordre établi par le père.

plus féconds, il s'infligeait une violente douleur physique susceptible d'absorber, dans une sorte de transe purificatrice, les souffrances de l'errance psychologique qu'il vivait comme stériles. Il avait besoin d'une écoute, mais à la place il instaura une alliance dramatique. En effet, la douleur, le danger et la peur qui saisissent tout être chaque fois que l'on porte atteinte à son corps physique le précipitent dans la crainte de ses bourreaux, dans la soumission à leurs règles de vie et donc dans la compulsion de répétition qui les entraînent aux confins de l'immobilisme. Encore aujourd'hui, cette alliance prive tous les enfants qui la subissent de leur état de jouissance, provoquant chez eux une terreur dominée par une insensibilisation qui les rend inaptes à savourer simplement la vie, à se réjouir dans la relation, à affirmer les lois de sa propre vie face à celles, erronées, du père et à créer un environnement paisible dans les régions où ils sont nés.

Sylvie Vermeulen

Pour résoudre l'antisémitisme

Toute projection des causes de nos souffrances sur un support, en l'occurrence le comportement juif, manifeste l'interdit de prendre conscience de l'existence même de notre problématique.

Le mot «antisémite» apparaît en Allemagne à la fin du XIX^{ème} siècle. Il désigne la haine de l'esprit sémitique que l'on trouve dans le judaïsme. À cette époque, le journaliste Wilhelm Marr déclara, dans un pamphlet, que son pays «*était la proie d'une race conquérante, celle des juifs, race possédant tout et voulant judaïser l'Allemagne.*» (1) Cette sensation collective d'être envahi et dépossédé, projetée sur le comportement juif et rejouée jusqu'à la *solution finale*, révoquait radicalement la possibilité de mettre à jour les causes de la problématique juive et donc, but dissimulé, celles de l'esprit germanique.

En effet, tant qu'elle n'est pas reconnue comme émanant de nous-mêmes, de notre propre histoire, la projection est la manifestation de l'interdit de prendre conscience de l'existence

même de notre problématique, et donc l'interdit de rentrer dans notre processus de résolution. Toute projection des causes de notre souffrance, de nos sentiments ou de leurs conséquences sur ce qui est alors réduit à un *support*, a le même effet de destitution.

Ce journaliste, se sentant menacé à l'instar d'un bon nombre de ces concitoyens, haït l'esprit juif, vécu comme irréductible, pour sentir en lui vibrer la supériorité de l'esprit germanique.

Patriarcat

«La dialectique juédique révèle la forme la plus sophistiquée et la plus présomptueuse des structures patriarcales édifiées dans le monde.»

Pour ce faire, il sépara l'inflexibilité et la dureté de l'éducation paternelle allemande du regard d'amour sans condition, de reconnaissance et de fierté qu'il devait porter, enfant, sur son père et sur les hommes de sa communauté. En divisant et distribuant les rôles, il se privait de l'ensemble concordant nécessaire à la prise de conscience des dynamiques agissant l'homme. Son rapport à ceux à qui il faisait porter les causes de sa souffrance était empreint de l'insensibilité paternelle.

Sentiments refoulés

L'antisémitisme est donc une attitude d'hostilité projetée sur une autorité quelque peu différente de celle subie dans l'enfance. Ce déplacement a été induit par le père qui désigna à ses enfants les acteurs de leurs futures remises en scène. En faisant cela, il détourna sur d'autres l'impératif de conscience manifesté à son égard par le fils. Ce dernier, en continuant de s'y soumettre à l'âge adulte, évite les réactions paternelles qui le paralysent encore de terreur. Par une simple sélection de gestes, de paroles ou d'attitudes, le frère, l'autre, l'être humain, lui-même pris dans une tentative de résolution de son histoire, devient le compagnon de lutte ou l'ennemi à éviter, à abattre. C'est, pour les hommes, une occasion de revivre des sentiments refoulés, comme la fureur que fit monter en eux l'impuissance à faire sentir au père ce qui est juste, et d'imputer à l'attitude de ceux qui deviennent les acteurs du présent, toute la charge émotionnelle refoulée qui les envahit alors.

Innocence du Père

Les réactions communes que suscitèrent les communautés juives dans tous les pays – aussi divers soient-ils – révélèrent la forme la plus sophistiquée et la plus présomptueuse des structures patriarcales édifiées dans le monde. Les rabbins avaient, durant des siècles, cultivé et fortifié une exégèse qui se révéla redoutable pour toutes les hiérarchies. Leur dialectique était plus serrée, leur science apparaissait plus réelle, plus sérieuse et plus subtile. Elle semblait offerte sans contre partie à des régimes de plus en plus dépendant de la sophistication de leurs privilèges et de l'évolution de leurs techniques.

Mais leur dialectique était entièrement circonscrite dans le cadre de leur jeu. Elle ne pouvait dépasser les combinaisons scéniques possibles et ne nommait que la logique inhérente à ce jeu. À travers le jeu des représentations symboliques combinées à une interprétation sélective de la réalité, ils déterminèrent des scénarios dans lesquels ils pouvaient attribuer à *Jahvé* l'entière responsabilité de leurs actes. Créés comme *filis*, ils étaient libres de toutes responsabilités. Leur bonheur et celui de la nation juive dépendait uniquement de l'observance totale des Lois de Moïse – *divines, éternelles, bonnes, justes* – et de leur conformité au Talmud. Dans ce dernier, le juif trouvait tout prévu : «*les sentiments, les émotions, quels qu'ils fussent, étaient marqués; des prières, des formules toutes faites permettaient de les manifester.*» (2)

Dans leur croyance, le monde ne connaîtrait le bonheur que lorsqu'il serait soumis à l'emprise universelle de leurs lois. Ainsi les pères tiennent leurs enfants en servitude. Ces derniers n'ont droit que par pitié à la munificence paternelle. Ainsi les hommes réprouvent-ils toutes les dimensions de la vie qui leur signifient son superbe génie et son inépuisable disponibilité, pour affirmer des rôles de dominateurs dans leurs propres ghettos.

Remettre en cause son propre père, c'est découvrir le chemin de la résolution.

Sylvie Vermeulen

Notes :

(1) Cité par Bernard Lazare, *L'antisémitisme, son histoire et ses causes*, <http://kropot.free/Lazare-antisemcauses.html>.

(2) Bernard Lazare, *ibid.*

Victimes

Le 10 juillet dernier, une jeune femme, prétendant avoir été victime d'une agression antisémite dans le RER parisien, déclenche une véritable hystérie médiatique. Le 13, sur le plateau de la chaîne d'info LCI, l'ambassadeur israélien Nissim Zwili dénonce l'échec de l'intégration des musulmans français «*qui vivent en repli et rejettent l'éducation républicaine pour se vouer à l'extrémisme.*» Le 18, Ariel Sharon en appelle aux juifs de France pour qu'ils «*s'évadent de ces agressions antisémites généralisées et se réfugient en Israël.*» Peu après, devant l'évidence qu'ils ont prêté foi à une mythomane, les journalistes restent muets sur les conséquences de leur empressement à propager de fausses rumeurs et mettent en cause «*une société obsédée par ses victimes*» (*Le Monde*, 22-23.8.04).

Personne n'y serait donc pour rien ! Ne faudrait-il pas alors parler d'une *société de victimes*, puisque manifestement chacun s'évertue à fuir sa responsabilité d'adulte dans la mise en place du jeu de ses souffrances ?

M. Co.